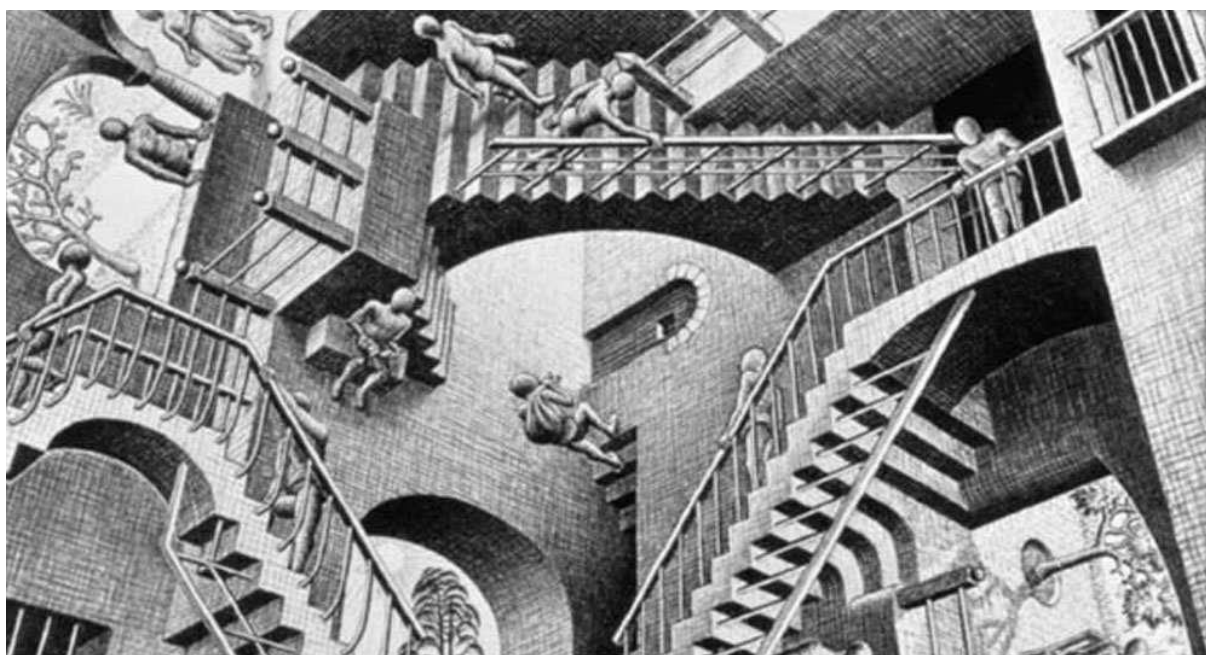


La logique des escaliers

récit



Yves Gerbal

4eme de couverture

La logique des escaliers

C'est une histoire d'escaliers. A plusieurs niveaux. C'est l'histoire d'un touriste perdu dans un labyrinthe. A plusieurs sens. C'est l'histoire d'un mythomane qui réinvente l'enfer et le paradis. C'est une histoire fabuleuse sur la logique de la fiction.

Attention à la marche !

La logique des escaliers

« Les dieux avaient condamné Sisyphe à rouler sans cesse un rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où la pierre retombait par son propre poids » Camus *Le mythe de Sisyphe*

1

16h40

Parmi les trente trois saints qui patronnent les quartiers de cette ville portuaire, aucun ne se décidait à lui venir en aide, malgré ses prières répétées. Que pouvait-il faire, alors, sinon continuer d'avancer, hagard et somnambule, vers un but introuvable ? Seul, abruti de fatigue, le dos courbé, il marchait. Son appareil-photo lui battait inutilement le flanc, comme un fardeau mythologique.

Il ne prêtait plus même attention aux dangers qui guettent le piéton urbain : dalles disjointes, trous mal rebouchés, poubelles renversées. Il allait, bras ballants, jambes lourdes, et ainsi piétinait des débris ou butait contre les bouches d'égout mal fermées, vacillant d'un trottoir à un autre mais le plus souvent errant en plein milieu de la rue. L'esprit absent en pointillés, il gardait seulement la lucidité nécessaire pour mettre encore un pied devant l'autre, ne prêtant déjà plus attention à son état. Qu'il soit peu présentable n'était pas le problème. Il se fichait bien des marques de transpiration qui auréolaient la chemisette bleu pâle, manches courtes, qu'il avait choisie dans sa chambre d'hôtel le matin, très lointain matin, peut-être même plus lointain encore, de ce funeste jour, très long jour, jour sans fin.

Depuis combien de temps louvoyait-il ainsi, bateau en perdition, dans ces méandres goudronnés ? Sa montre affichait définitivement quarante minutes après seize heures.

Par un goût prononcé pour certains saveurs du passé, il s'était toujours refusé à adopter un mouvement à quartz, une montre automatique, ou solaire, ou pire, une de ces montres dites "connectées" qui vous donnent quantité d'indications inutiles et qu'il faut sans cesse recharger. A quoi bon connaître le nombre de ses pulsations cardiaques ou lire à son poignet ce que son téléphone portable lui disait déjà ? Il préférait le charme vintage

d'un mécanisme ancien qu'il réactivait chaque matin à son réveil, s'autorisant chaque fois ce délicieux calembour philosophique : « *Je remonte le temps.* » Il n'avait bien sûr jamais pensé qu'il puisse un jour, jour fatal, en être le prisonnier...

Il ne pouvait donc plus désormais se rire du temps. Sa vieille montre, inerte, brillait inutilement dans la lumière éclatante d'un jour d'été, forcément caniculaire, à 16h40. Car la molette qui permet aux aiguilles de recommencer leur manège refusait inexplicablement de relancer le moindre tictac. Comme si ce petit coeur battant, foudroyé par quelque infarctus mécanique, s'était brutalement arrêté dans un dernier spasme de ses engrenages. C'était une marque suisse, pourtant. Décidément, tout fout le camp.

Il avait retrouvé très vite le réflexe primitif de celui qui se tourne vers le soleil pour évaluer la mesure du jour. Mais il lui avait été difficile de guetter la chute de la lumière sans s'impatienter, sans être pressé de continuer *d'abord* la recherche d'une issue tout en s'égosillant dans chaque ruelle, sur chaque petite place : "Y a quelqu'un ?". Il avait remis à *plus tard* l'appréciation de l'heure solaire. Il fallait d'abord comprendre pourquoi le quartier était à ce point *désert*, au sens absolu du terme.

Longtemps après, sans plus savoir ce que ce *longtemps* veut dire, il avait cessé de crier à tous les coins de rue où sa marche harassante l'avait conduit et il consentit à surveiller la course de l'astre dans le ciel. Il commença par s'y brûler les yeux car par défi l'effronté regarda d'abord le soleil en face. Ce n'était pas une bonne idée. Il ne parvint qu'à brouiller ses repères, avant de retrouver suffisamment de lucidité pour se donner un point fixe, en l'occurrence la coupole ovoïde d'une chapelle du XVIIème siècle que le guide touristique invitait à *ne surtout pas rater*. Les yeux fixés sur ce chef d'oeuvre de l'art baroque, il attendit de s'assurer que seule sa montre était en panne et que la terre continuait de tourner, toupie têtue, en le maintenant dans l'orbite rassurante du dieu soleil par la grâce cosmique de ses mouvements rotatifs qui créent les jours, les nuits, et les saisons. Mais non, le soleil ne *déclinait* pas...

L'idée d'un labyrinthe restait à la rigueur supportable. L'homme peut se débrouiller dans un espace limité, et la solitude peut trouver sa nourriture dans l'espoir toujours renouvelé d'une rencontre ou d'une issue. On a tous en nous un peu de Robinson. Mais comment avoir la force d'imaginer que le temps à son tour devienne un cercle fermé sur lequel buterait désormais pour toujours cet instant éternellement figé ?

Il ne voulut d'abord pas le croire. Il refusa de l'admettre. Bien entendu. C'est humain. S'il avait pu sereinement minimiser les conséquences d'une panne horlogère, il avait du mal à concevoir ce que pouvait lui réserver un astre toujours visible au même endroit entre le zénith et l'ouest, l'aveuglant quand il débouchait, sortant de l'ombre des ruelles, sur l'une de ces charmantes *placettes* typiques, l'abreuvant d'une lumière crue, dense, parfaitement estivale mais totalement inutile pour les cadrans solaires. Les ombres ne s'allongeaient plus. Et la sienne, celle de cet homme effaré aux yeux exorbités, le suivait désormais comme un ogre immortel, un monstre qui n'attend que la chute de sa victime pour la dévorer.

Pire

Il avait tenté, en feignant d'oublier la question du temps, d'adopter une stratégie à peu près cohérente pour résoudre la question de l'espace.

Peine perdue. De ruelle en ruelle, d'escalier en escalier, il ne pouvait que divaguer, les jambes fatiguées, le regard vide, et rien ne pouvait lui laisser supposer une quelconque avancée dans son hypothétique voyage au bout de la journée. Et les pots et les plantes posés le long des murs pour verdir le quartier ne changeaient rien à l'affaire. Les fresques murales ou autres types de graffitis, pourtant remarquables, avaient cessé depuis longtemps de l'amuser.

Le guide en version papier qu'il gardait au fond de sa besace aurait dû lui fournir les clés de cette prison. Il ne s'était donc pas alarmé trop vite de son égarement, comme il s'était d'abord refusé de considérer comme une totale anormalité de ne croiser personne, vraiment personne, homme ou animal, pas même un de ces gros rats qu'il avait vus la veille courir en plein jour sur un trottoir ou un de ces grands oiseaux blancs ricanant qui tournaient par-dessus les toits et les poubelles. Rien.

Les auteurs du guide n'avaient pas jugé utile de reproduire un plan détaillé de toutes ces ruelles, se contentant de lister les monuments incontournables (souvent baroques), de citer quelques boutiques et restaurants, d'en donner les adresses, et renvoyant chacun à son GPS portable par l'intermédiaire d'un "QR code" permettant de basculer sur un plan très détaillé qui devait s'afficher sur l'écran d'un téléphone. Normalement. Si tout va bien. C'était un guide *moderne*. Très bien. Sauf si on n'a pas de téléphone.

Il maudissait cette modernité, comme il l'avait toujours fait, mais il n'avait pas trop eu le choix au moment d'acheter ce guide. Désormais c'était ainsi.

Bien content, encore, de trouver une version papier, même couplée aux possibilités des téléphones *modernes*. Mais peut-être allait-il en crever de cette modernité ! "*Putain, c'est trop con*" pensa-t-il, lui pourtant d'habitude si peu vulgaire.

Sur le plan d'ensemble, le quartier n'était indiqué que par un carré qui permettait au moins de le situer par rapport au centre de la ville. Mais pour lui, à 16h40 ce vendredi 13 août, là où il devait y avoir la mer, là où il devait y avoir le port, là où il devait y avoir la grande basilique de style romano-byzantin, là où il devait pouvoir *revenir* sur ses pas, il n'y avait que d'autres ruelles, d'autres placettes, semblables les unes aux autres et jamais totalement identiques. Comme si ce quartier s'était soudainement agrandi, étiré. Et pas qu'un peu. Dans des proportions rapidement épuisantes pour un touriste solitaire.

En soi, en dépit de l'absurdité d'une situation totalement "insensée" (c'est comme ça qu'il le formula d'abord en son for intérieur), cet élargissement n'aurait pu demander qu'un peu plus de temps pour retrouver *des limites* qui pouvaient n'être que repoussées. Sauf à imaginer qu'il n'y ait plus de limites puisque l'agrandissement serait *infini*. Non, c'était précisément inimaginable. Sauf dans une fiction. La logique voulait qu'il y ait une sortie. Il suffisait de trouver une sortie. Il y avait nécessairement une sortie. Il suffisait d'être patient, et endurant.

Il était néanmoins très étrange que ce soit le fameux quartier historique, le plus ancien de la ville, qui se soit ainsi démesurément étalé comme le font plus naturellement des banlieues de grandes métropoles qui s'étendent de manière centrifuge sur des zones non urbaines qu'elles colonisent. Là, on était dans le centre, au coeur de la ville. Ce n'était pas pour rien que ces ruelles étaient, normalement, envahies de touristes venus du monde entier, notamment sur d'immenses bateaux de croisière, pour s'imprégner une heure ou deux de l'ambiance si particulière de ce quartier. Il avait donc même pris la peine de crier sa terrifiante solitude en anglais, en italien, en allemand, en espagnol, au cas où seuls les autochtones auraient fui les lieux, pour une raison qui lui échappait évidemment, et qu'un autre touriste lui aussi égaré réponde enfin à son appel désespéré dans ce désert urbain.

Mais rien. Nothing. Niente. Nichts. Nada.

Bien que d'un naturel très calme et pondéré, citoyen policé et respectueux des règles, il avait tout de même fini par ouvrir des portes sans serrures, par entrer dans les cafés ou les boutiques ouvertes à tous les vents. Les nerfs un peu à vif, chacun a ses limites, il avait brisé une vitre, puis forcé l'ouverture de plusieurs fenêtres, puis fracassé à coups de pieds quelques autres portes, fermées celles-là, pour constater partout l'absence de toute humanité. Personne. Pas un chat, comme l'on dit parfois un peu facilement, mais là c'était pour de vrai, ce n'était pas une image, et il aurait tout donné, y compris son appareil photo et sa montre suisse, pour ne serait-ce que croiser un matou, un minet, un minou, une chatte, ou n'importe quoi de vivant, même un gros chien, même méchant.

Certes il pouvait survivre. Les robinets débitaient dans les cuisines une eau claire que l'on pouvait supposer potable. Les frigos étaient pleins. Les fruits n'étaient pas pourris dans les petites épiceries. Et logiquement ils ne le seraient jamais. Pour la douche il avait le choix, de la plus rustique à la plus contemporaine. Certains propriétaires avaient même réussi à loger dans ces petits appartements à l'ancienne et difficiles d'accès des systèmes pour le bain très sophistiqués, diverses baignoires à bulles, jacuzzi et compagnie.

Dans un certain sens, il ne manquerait de rien. Il pouvait s'habiller à sa guise, surtout avec des tee-shirts pour touristes vantant cette ville désormais maudite pour lui, affichant sur sa poitrine des expressions du cru si typiques et qu'il n'aurait pas hésité, *en temps normal*, à porter au bureau, et tant pis si ce con de Merval aurait trouvé le moyen de se foutre de sa gueule. Il ne manquerait pas non plus de sacs ni de chapeaux, de savons, de pâtes, de bières, de boisson anisée. Quelle maison choisirait-il d'habiter ? Il pourrait décorer son petit home, sweet home, avec le mobilier vintage à sa disposition dans les nombreux petits magasins installées dans ces rues délicieusement couleur locale et où le moindre objet d'antan était vendu la peau des fesses. Pour lui, désormais, tout cela était gratuit. C'était une chance : il adorait les vide-greniers.

En fait ces boutiques lui devinrent vite insupportables. Peut-être parce qu'elles lui rappelaient des époques révolues et lui parlaient du passage du temps dont il était maintenant exclu, figé qu'il était dans un présent immobile, un vendredi 13 août, à 16h40. Il eut même quelques accès de rage non contenue au cours desquels il brisa quelques-unes de ces traces d'un passé qui lui faisait désormais horreur.

Mais le pire ce n'étaient pas les boutiques bêtement inutiles puisque de touriste il était devenu naufragé solitaire. Le pire, c'était la déconnexion totale dans laquelle il se trouvait plongé depuis sa fatale première montée d'escaliers. Cela non plus, bien sûr, il n'avait pas pu s'en rendre compte tout de suite. Mais désormais il devait se soumettre à cette évidence. Qu'il n'y ait plus personne sur place, c'était bien embêtant. Qu'il ne puisse contacter personne à distance, c'était carrément flippant.

Dans aucune des maisons visitées comme un voleur il n'avait trouvé la possibilité d'une communication par les moyens pourtant si sophistiqués de la modernité technologique que par ailleurs il détestait : ni télé, ni radio, ni téléphone, fixe ou portable, aucun appareil électronique ne fonctionnait, aucune commande n'était active. Il y usa ses doigts sur les écrans tactiles ou les télécommandes. Les lampes électriques s'allumaient, les congélateurs congelaient, les ventilateurs ventilaient, mais tous les écrans restaient obstinément éteints, *miroirs noirs*, inertes et aussi inutiles que la montre qu'il portait malgré tout encore au poignet.

Il en devint parfois frénétique, passant d'une maison à l'autre pour retrouver l'espoir dans la possibilité d'un appel à l'aide. Il essaya même un tam-tam, trouvé dans ce qui était de toute évidence le studio d'un musicien encombré de guitares et de claviers électroniques. Il fallait voir comme cela était curieux : un homme seul, au milieu d'une place toujours ensoleillée, tapant maladroitement sur la peau tendue d'un djembé, frappant jusqu'à faire saigner ses mains de néophyte, et n'obtenant en retour que l'écho mat de percussions au rythme malhabile. Un écho qui lui renvoyait toujours le même message, celui de la plus totale solitude.

Mais il y a pire que le pire. Déserté par ses habitants et par les touristes, ce

quartier devenu incompréhensiblement sans limites et sans repères lui refusait aussi le plaisir des sens.

Ses oreilles n'enregistraient aucun autre bruit que celui de ses pas ou de ses gestes de colère contre une porte, un pot de fleur, un objet en vitrine, des tee-shirts sur un portant, une table et des chaises qu'il renversait brutalement à la terrasse d'un café. Il n'y avait rien d'autre à entendre. Du ciel bleu immobile, sans nuages ni avions, jusque dans tous les coins d'une vieille chambre poussiéreuse : silence absolu. Pas même le crissement d'un insecte puisque d'insecte non plus il n'y avait pas. Il aurait bondi de joie d'entendre une mouche voler, de découvrir un chemin de fourmis, de croiser l'araignée dont il avait vu la toile dans une pièce crasseuse. Où étaient les rats malins, les mouettes rieuses ?

Pas d'odeur non plus. Ni de rose, ni de merde. Les épices, le café, les savons, les murs humides, les parfums chez la coiffeuse dont il avait ouvert la porte, rien n'exhalait quoi que ce soit.

Il y avait encore autre chose, mais il lui fallut bien sûr quelque "temps", pas mesurable, pour s'en rendre compte : il n'avait ni faim ni soif. Le goût n'était pas seulement perdu, il était inutile. Impossible donc de se projeter en Robinson cuisinier fin gourmet à défaut de tout autre plaisir. Les frigos et congélateurs ne lui serviraient à rien. Il avait pourtant scruté anxieusement les dates de péremption. Peine perdue. Régime obligatoire. Pas de pastaga. Pas de pasta. Le pire, lui aussi, peut être sans limites.

Que lui restait-il ? Les yeux, pour pleurer. Et le toucher. Mais quelle caresse pouvait-il espérer donner ou recevoir ?

L'espoir

Il y eut bien ce sursaut, très bref, la première fois qu'il découvrit les clés d'une voiture sur la table basse d'un studio cradingue. Il parvint assez facilement à trouver le bon véhicule garé dans une rue un peu plus large que les autres. Juste avant de faire tourner la clé, ce n'était pas un modèle récent, il s'obligea à tuer ce petit bout d'espoir qui venait juste de germer. Il avait raison. Le moteur refusa de démarrer.

Après quelques autres expériences similaires, et d'autres systèmes de démarrage, il comprit que les rares voitures garées dans ces rues étroites ne lui seraient d'aucun secours, pas plus que les scooters ou motos abandonnés là en nombre. Il y avait bien les vélos, des quantités de vélos en tous genres. Une pince coupante trouvée dans un atelier permettait de venir à bout d'à peu près tous les antivols. Après il suffisait de pédaler, et vive la liberté ! Mais ces deux-roues, même ceux en version électriques, s'ils permirent d'accélérer sa mobilité, ne changèrent rien au problème. Ils butèrent eux-aussi chaque fois sur un nouvel escalier où il fallait quitter la selle, s'arrêter devant ce cruel mystère d'un espace sans fin et sans vie.

Que s'était-il passé ? *C'est quoi ce truc de fou ?* C'est en ces termes que la question désormais tournait en boucle dans sa tête et butait elle-aussi sur de nouveaux escaliers. Le labyrinthe s'imprimait dans son cerveau. Ce n'était pas très bon pour sa santé mentale, évidemment. Il y avait vraiment, concrètement, de quoi *se taper la tête contre le mur*. Comment faire autrement ? L'esprit humain fait le malin mais il manque cruellement de ressources devant l'inconcevable.

Un cataclysme ? Un tsunami annoncé ? Un nouveau Vésuve ? Une guerre nucléaire dont lui seul aurait réchappé ou, au contraire, n'aurait pas été informé ? Même les plus folles conjectures ne suffisaient à expliquer ce

"truc de fou". Et une autre question le taraudait, qui était à la fois très pragmatique et existentielle : est-ce que cela aurait été différent s'il avait eu son téléphone portable ?

Il s'arrêta, hésita à s'asseoir sur une marche. Il maudissait maintenant toutes les sortes d'escaliers. Il se tâta l'intérieur de sa cuisse droite, douloureuse. Il voulait malgré tout essayer de "faire le point", sans s'affoler. Beau projet.

Pour tenter d'échapper au piège il avait appliqué quelques stratégies assez simples. Par exemple, choisir toujours la rue ou l'escalier à la descente. Il se trouverait bien un moment où il arriverait aux frontières basses du quartier. Mais il devait à chaque fois abdiquer, se heurtant après quelques lueurs d'espoir à une unique ruelle remontante qu'il grimpait lentement, comme s'il poussait devant lui un rocher.

Il avait ensuite choisi de "*suivre toujours le mur de droite*". C'est un truc qu'il avait lu une fois sur un site internet et dont il se souvenait vaguement. Il n'avait pas bien compris. Soi-disant ça marchait. Sauf quand ça ne marchait pas, selon la nature du labyrinthe... Bref. Ces efforts inutiles l'avaient ramené chaque fois au même point de départ.

Il avait aussi déchiré les pages d'un carnet qu'il emportait en voyage et sur lequel il écrivait ses impressions de touriste avec un stylo spécialement dédié à cette fonction. Il voulait marquer son cheminement dans ce dédale.

Son petit carnet n'avait pas suffi. Qu'à cela ne tienne, il ne manquait pas de papier dans les boutiques ou les appartements. En laissant derrière lui des traces comme un Petit Poucet urbain, il avait espéré trouver une solution à l'énigme. Aucun vent ne faisait envoler ces légers petits bouts de papier dans cette atmosphère respirable mais figée dans une immobilité sans souffle. De cette idée d'abord euphorisante il n'avait récolté que les fruits fades de la plus totale absurdité. Il se trouvait toujours un moment où toutes les voies qui s'ouvraient devant lui étaient déjà parsemées de ces signes dérisoires, alphabet incompréhensible d'un territoire indéchiffrable. Ce fil de toute façon ne pouvait avoir vraiment de sens que s'il l'eût dévidé

dès son arrivée dans ce labyrinthe, mais aucune Ariane ne l'avait prévenu avant d'entrer. Il connaissait bien ses classiques, et ça ne le rassurait pas.

Le cas le plus déprimant était celui où il se retrouvait dans une voie unique dans laquelle les escaliers succédaient aux escaliers. Car plutôt que descendre il avait maintenant choisi de monter, croyant trouver le salut vers le haut, vers un improbable sommet qui marquerait un but, qui donnerait enfin une raison d'être à cette marche insensée. Peut-être aussi pourrait-il s'envoler, ajouter des ailes à ses bras ? Il connaissait ses classiques je vous dis mais à ce moment-là ça lui faisait une belle jambe. Cette culture ne lui était d'aucun secours. Rien à foutre de ces histoires mythologiques !

Sans explication, sans solution, il ne pouvait qu'attendre une hypothétique libération, en soulevant ses pieds l'un après l'autre à la hauteur de chaque marche. Intuitivement, il refusait de se poser, de s'arrêter. Les muscles des cuisses et des mollets, peu habitués à un effort si long et si soutenu, commençaient à meurtrir sérieusement à leur manière les neurones du marcheur solitaire qui cheminait depuis un temps qu'il ne pouvait pas compter.

Dans les escaliers à la montée chaque degré était la station d'un chemin de croix. Et bien sûr il fallait croire que là-haut, après l'ultime marche, il serait enfin délivré. Pesamment il gravissait cette terrible échelle qui ne menait nulle part. Nul ciel. Il fallait redescendre vers l'enfer de toutes ces portes où il avait frappé en vain, et toutes ces ruelles où il avait crié pour rien.

Une simple anomalie provisoire avait-il pensé au tout début, mais à quand remontait ce *début* ? Il avait essayé de rester raisonnable alors que tout semblait avoir basculé dans la plus totale irrationalité. Bel effort. Bien joué.

Ses pieds macéraient dans les chaussures, chauffant, souffrant, ô calvaire, et probablement les pieds du Christ eux aussi furent-ils abimés dans les sandales en montant vers le Golgotha, furent-ils torturés déjà, avant le

terrible clou qui les fixa au bois de la croix ! En entrant dans une petite église et en faisant tout de même une pause devant le magnifique crucifix en bois qui dominait l'autel, il avait ressenti une soudaine émouvante complicité avec le célèbre supplicié. C'est là qu'il avait commencé à prier et à réclamer, en vain, l'aide de tous les saints.

Il entra aussi dans une autre chapelle mais dans celle-là on avait enlevé tout signe religieux pour la transformer en bibliothèque. Autres temps, autre temple. Il aurait donc aussi de quoi lire ! Cela ne le consola pas de sa misérable condition de mortel pris au piège.

Mortel ? Qu'en savait-il désormais ? Comment en être sûr dans cet espace-temps aux règles inconnues ? L'errance punitive est souvent éternelle. Il frémit jusqu'à l'intérieur de ses os. Même son squelette redoutait cette immortalité.

La Foi, seule, soulève les montagnes. Qu'il est beau, qu'il est grand, l'homme qui en haut de l'escalier ne trouve pas la délivrance et dit : « *C'est seulement plus loin. C'est certainement là-bas* ». C'est aussi ce que disent les prisonniers du désert devant la vastitude des dunes qui les cernent comme une mer.

Et le voilà qui reprend sa longue marche, le pas presque plus léger, se projetant à un autre carrefour, dans d'autres voies où reflourira son espoir.

Quand on coupe un acacia, il trouve toujours moyen de ressurgir en rejets un peu partout autour de la souche. Des années après on peut encore retrouver dans le jardin des pousses de cet arbre si vivace et leurs épines. *L'espoir est un acacia*. Le seul moyen d'éviter le désagrément de retrouver des petits acacias aux quatre coins du jardin consiste à faire des trous dans la souche avec une chignole adéquate et à les remplir abondamment d'acide chloridrique. Avec acharnement. Pour l'espoir c'est pareil. Lui, le touriste, il n'avait pas encore trouvé d'acide. Ni de poison, ni de pistolet.

Regardons-le. Il descend, cette fois-ci. Il sent la transpiration. Son menton touche presque sa poitrine. Mais il vit encore d'espoir : il est

sublime.

Il regarde souvent sa montre, par réflexe. 16h40. Les aiguilles sont toujours ce terrible sourcil noir, cette bouche sévère, cet accent circonflexe, qui lui disent : "*Ne compte pas sur nous*".

Pas une ombre de vie sous la lumière de ce soleil fixe qui le prive de nuit, de lune, de douceur, dans cette prison où il s'aperçut très vite qu'il serait aussi privé de repos malgré sa farouche volonté, après une durée (non mesurable) de cet infernal manège, de fuir dans le sommeil ce qui aurait pu être un cauchemar et de se réveiller du côté de la réalité apaisante, celle où le soleil ne brille pas toujours, où les fleurs sentent bon, où les voitures font du bruit, où les gens se disputent, où les uns pètent et les autres rotent, où l'on dort quand il fait nuit, où l'on mange quand on a faim ou même quand on a pas faim. Impossible de passer de cet autre côté d'un éventuel miroir. Parce qu'il n'y avait pas de miroir. Nul sommeil, nul réveil possible. Pas de passage. Pas d'issue.

Pourtant tout avait bien commencé.

4

Le vœu

Dans la lumière ardente de cette ville solaire, il avait cheminé avec aisance de monument en monument, de site en site, cochant avec fierté chaque fois sur son guide. Une petite croix au stylo qui attestait du devoir accompli.

A chaque étape de son chemin de joie, il attrapait son appareil-photo argentique, autre témoignage de son refus têtu de la modernité numérique. Il ouvrait le diaphragme par lequel pénétraient et se répandaient les photons, joyeuses particules imprimant la vierge pellicule, dans un élan d'amour et de procréation. Cet appareil, il le tenait de son père, mort quelques mois seulement avant ce jour funeste de sa propre perdition. Le poids du matériel photographique sur son épaule n'était pas seulement celui de l'objet physique mais celui de tout un passé heureux auquel il se raccrochait pour ne pas tomber. D'une manière plus globale, une nostalgie tenace faisait de lui un personnage un peu old school, voire même, comme certains de ses collègues de bureau le disaient en riant dans son dos, une "antiquité". Surtout ce con de Merval.

Il avait donc butiné de place en place, avec l'esprit joyeux du touriste content. Il connaissait son affaire. Les pays du nord et les pays du sud, les pays de l'est et ceux du lointain ouest, les villes capitales, les villes sur l'eau, les pays tropicaux et les pays du froid, étaient déjà compilés dans ses archives.

Dans son bureau il avait accroché quelques-unes de ses photos en grand format, fier de pouvoir prouver à la fois son statut de baroudeur et ses talents de photographe. Il énumérait souvent dans sa tête tous les lieux parcourus. Chaque fois il en oubliait, et cela l'émerveillait, et il recommençait, chapelet de souvenirs qu'il égrenait toujours avec la même

ferveur. Longeant les mers du globe, survolant les océans, traversant les grands espaces, approchant les plus hautes montagnes, visitant toutes les cités célèbres, il avait depuis longtemps consacré l'essentiel de ses économies et de ses congés à idolâtrer la muse des voyages. Et jamais aucun égarement. Ni au propre ni au figuré. Baroudeur mais pas aventurier. Jusqu'à cette ville tapageuse, bruyante, bavarde, qu'on lui avait d'ailleurs déconseillé de visiter. Pourquoi ne les avaient-ils pas écoutés, ces oiseaux de mauvais augure ?

Oui, pourquoi ne les avaient-ils pas écoutés quand ils l'avaient mis en garde contre les dangers de cette grande cité depuis longtemps livrée, lui disait-on, à la petite délinquance, aux pickpockets, aux arnaques en tous genres, aux restaurateurs peu scrupuleux. En voyageur aguerri il ne s'était pas inquiété outre-mesure. Il en avait vu d'autres. Et tout le monde convenait, par ailleurs, de la beauté du site, de la lumière incomparable, de l'exotisme de son cosmopolitisme. Et puis, il faut l'avouer, c'était une destination "à la mode". Elle ne pouvait pas échapper plus longtemps à un *serial tourist* comme lui.

Il avait tout programmé. La veille, à pied, il n'avait rien oublié, ni les vieilles églises plus très fréquentées, ni les grands magasins plus très beaux, ni les fontaines aux statues taguées, ni les traces d'un florissant 19^{ème} siècle industriel révolu, ni bien sûr un bout de la corniche en bord de mer, même s'il n'aimait pas se baigner et n'avait fait que regarder l'intense activité dans l'eau et sur les petites plages urbaines. Le matin même, en autobus, il avait visité le port maritime aux immenses navires et aux belles grues en forme d'échassiers géants. Puis il était monté à pied, courageux, jusqu'à la Basilique très haut perchée, la fierté de la ville. Beaucoup d'escaliers, déjà, mais pour arriver quelque part : panorama somptueux, la grande cité à ses pieds, magnifique horizon bleu, et les îles posées sur la mer. Jusque-là, aucune erreur.

Redescendu sur les quais du port de plaisance il avait fait une première pause pour avaler un sandwich et boire un café. Installé en terrasse, et bien que cela ne fût pas indiqué sur son guide, il avait regardé passer les filles joyeuses, pleines de rire et de soleil, inaccessibles et pourtant à portée de

main. Elles étaient drôlement belles les femmes, ici !

Respectant toujours scrupuleusement son tableau de marche, il s'était ensuite remis en route. Il devait d'abord visiter le musée consacré à la très longue histoire de cette vieille cité. Son guide lui donnait toutes les indications utiles pour atteindre le musée. Jusque-là, aucun problème. "Un guide papier ? Tu utilises vraiment un livre ? Ca existe encore ? " s'était moqué Merval devant la machine à café.

En parcourant les salles chronologiquement agencées, il avait médité sur le degré d'intelligence des civilisations passées. Il s'était particulièrement intéressé à une reconstitution de la cité antique fondatrice de la cité. Une partie de la maquette, surtout, avait attiré son attention. Il lui semblait que les rues s'y agençaient d'une manière inextricable, et en essayant d'imaginer le parcours d'un piéton il perdait toujours le fil. Il faillit même interroger le gardien à ce sujet. Mais il n'osa pas le réveiller.

Les commentaires, sur le panneau accroché au-dessus de la maquette, rappelaient seulement quelques dates importantes et la localisation de certains vestiges mis à jour par les archéologues et qui étaient présentés dans la même salle. Il acheva la visite en achetant à la boutique du musée un petit livre de poche : *Contes et légendes de la mythologie*. Pas cher. Joliment illustré. Il le mit dans sa sacoche, sous son appareil-photo.

Il songeait à ce que devait être la vie et les croyances dans cette antiquité où les divinités étaient nombreuses. Lesquelles aurait-il adoré ? A quel culte se serait-il voué ? Quel temple aurait-il fréquenté ? Il ressortit, retrouvant le plein soleil et le ciel si bleu de cette région décidément bénie par tous les dieux, s'ils existent. Tout allait bien. Il était *dans les temps*.

Sa dernière étape de la journée devait logiquement l'amener, après le musée d'histoire, dans ce fameux plus vieux quartier de la ville, le site initial de la cité antique, celui de la maquette. De cette antiquité il ne restait bien sûr que quelques pierres dont on avait fait un "jardin des vestiges", mais le quartier, perché sur la colline la plus proche du port, avait évolué au fil des époques en gardant son caractère particulier à l'écart des

mutations urbaines de la modernité. Il était donc absolument singulier, totalement "typique". Dans le guide les trois étoiles signifiaient, il le savait bien : *“A voir absolument “*. Le touriste ne pouvait donc pas passer à côté. Il fallait compter une heure ou deux, disait encore le guide. Impeccable. Ensuite, il reviendrait à l'hôtel vers 20h et chercherait un restaurant sur le port pour dîner. Il repartait le lendemain.

Il avait donc encore le temps, au milieu de l'après-midi, de se payer une petite bière bien fraîche. Son péché mignon. Il s'assit à la terrasse d'une célèbre brasserie sur le port, gagné par une certaine somnolence. Depuis le matin le soleil avait tapé fort sur sa tête sans chapeau.

Il marcha ensuite vers ce fleuron pittoresque qui à coup sûr serait l'un des points forts de son voyage. Il ne se doutait pas à quel point...

Du port de plaisance où il se trouvait, il lui fallut à peine une dizaine de minutes. C'était facile. Pas besoin de GPS. Pas besoin de téléphone. Le guide conseillait de l'aborder par un escalier assez raide qui s'engageait entre une église et un ancien hospice. Pas de doute, c'était bien là. Un panneau le confirmait. Décidément, se dit-il, c'est la journée des escaliers. Il ne croyait pas si bien dire...

En posant le pied gauche sur la première marche, il ressentit une jubilation intérieure. Quand il était enfant, au pied d'une longue montée d'escaliers, il s'amusait à parier sur le nombre de marches. A l'école il aimait bien les maths. Il pariait sur la parité. Pair ou impair ? Une chance sur deux. Et chaque fois il faisait un vœu. Arrivé en haut, si le nombre correspondait, cela signifiait que le vœu se réaliserait. Il retrouva, au pied de cet escalier, le doux souvenir de ce jeu et de cette superstition enfantine.

Il commença à monter. Deux, trois, quatre, cinq, six... Il ne voyait pas la fin de l'escalier qui faisait un coude vers la droite un peu plus haut. Cela rappela au touriste certains villages du littoral italien, accrochés à la pente, ou d'autres villages perchés, tout blancs, sur des îles grecques. Là aussi il avait grimpé de rudes escaliers. Sans compter.

Cinquante quatre, cinquante cinq, cinquante six. Plus que trois. Il posa le pied droit sur la dernière marche. Ouf ! Cinquante neuf. Le compte était bon ! Au pied des escaliers, il avait parié sur l'impair ! Comme souvent quand il était gosse. Il préférait les nombres impairs. Plus tard, continuant à faire des maths, il avait d'ailleurs été fasciné par *les nombres premiers* qui, rappelons-le, sont tous impairs excepté le 2. Cinquante neuf : nombre premier ! Et c'était aussi l'année de naissance de son auteur préféré, un écrivain né au siècle précédent ! Un signe, assurément, le signe que tout se déroulait parfaitement. Comme dans un rêve.

Il repensa à son vœu. Il repensa à un sourire. Et il sourit aussi. A lui-même, car il n'avait croisé personne dans cet escalier. Décidément, quelle belle journée !

Mythologique

Devant lui débutait un labyrinthe de rues étroites et d'autres escaliers qu'il apercevait plus loin. Il regarda sa montre : 16h40. Le guide suggérait de ne pas hésiter à "*se perdre*" dans ces ruelles si exotiques où le linge était étendu d'un mur à l'autre, où les enfants du coin jouaient au ballon sur les petites places, où l'on pouvait déambuler de boutique charmante en petit café sympathique où l'on était accueilli par des serveurs "*à la verve inimitable*". Il n'y avait pas de raison de ne pas croire le guide.

Dans ce dédale — il ne savait pas encore que ce mot scellerait son destin — il décida d'aller tout droit plutôt que prendre d'autres escaliers sur sa gauche. Mais d'abord il sortit son appareil de sa sacoche pour photographier quelques graffitis qui ne dataient ni de l'Antiquité ni du Moyen-Age. Lui, peu sensible aux arts contemporains, le voilà en train de s'enthousiasmer pour la créativité du street art local !

Ensuite il s'avança au hasard des ruelles, se laissant porter par son humeur vagabonde et aguiché par les motifs audacieux des peintures murales qui attrapaient son regard. Il avait remisé le guide dans sa besace, avec le petit livre de poche, les mouchoirs en papier, le porte-feuille, les clés de l'hôtel et, croyait-il, son téléphone. Il trouvait que c'était vraiment une bonne idée, ce parcours aléatoire. On lui proposait une nouvelle expérience touristique, une petite aventure. C'était nouveau pour lui. Il ne se doutait pas combien ce serait, en effet, *inédit*...

Les maisons barraient à cet endroit la route au soleil, et il se trouva plongé dans une ombre fraîche et accueillante. Cent mètres plus loin il tourna à gauche. Au coin de la rue, une boutique chiquette. Inutile d'acheter un chapeau maintenant. Il aurait dû y penser en début de journée.

Habituellement il se déplaçait les yeux rivés sur un plan, et il trouva un charme fou à cette progression sans but précis, selon son gré, au hasard de chaque carrefour. Il laissait son œil nu se repaître de la simple beauté de la belle lumière sur une façade ou s'amuser des dessins si originaux et si colorés. L'un d'entre eux, une sorte de serpent façon maya ou inca qui se mordait la queue annonçait : *Perdido en el corazon de la grande Babylon*. Il n'y prêta pas plus attention que ça. Il préférait le graffiti au pochoir plus bas sur le mur qui prétendait que *L'art change le monde*. De toute façon il ne parlait pas espagnol...

Il souriait à la vue des soutien-gorge suspendus sur un fil d'un balcon à un autre. Il repérait des statues de madones à l'angle des maisons. Il trouvait vraiment "réussi" et "sympa" cette façon d'aligner de gros pots et des plantes vertes plus ou moins grimpantes dans certaines de ces ruelles très étroites.

Il alla ainsi un certain temps, gambadeur innocent, enchanté par ce décor si pittoresque, si merveilleusement typique. Une rue l'amenait à la suivante sans qu'il songe à s'orienter. Lutin primesautier, troubadour erratique, homme sans but ni loi, quels beaux moments ce furent !

Après moult escaliers et maintes ruelles, il déboucha sur une place. Des maisons de quatre ou cinq étages, comme celles de tout le quartier, en délimitaient le contour sans forme particulière.

Il fallut cet espace presque clos, et relativement vaste, pour qu'il réalise — homme insouciant, homme futile, ô pléonasmes — que ces chemins entremêlés qu'il venait de parcourir étaient dénués de toute présence humaine. Et cette place, sur laquelle maintenant il prenait enfin conscience de sa solitude, était aussi déserte que les ruelles étroites et les escaliers qu'il venait de parcourir le cœur léger.

Comment ne s'en était-il pas rendu compte plus tôt ? Toutes les perspectives butaient sur une nouvelle ruelle vide, un nouvel escalier désert, et il eut beau à partir de ce moment chercher, s'arrêter, réfléchir, raisonner, courir, dévaler encore d'autres escaliers, rien ne changea, rien ne

se passa. Personne en vue. Personne sur les balcons. Personne aux fenêtres. Personne dans les boutiques ou cafés. Personne dans les maisons.

Tout, soudain, s'écroula. Toutes les certitudes, tous les repères. Et il faut le voir, chemise bleu pâle, pantalon de coton beige, sacoche en bandoulière, figé à la limite de l'ombre et du soleil, ne sachant quel parti prendre devant cette réalité incompréhensible.

Evidemment il ne voulut pas le croire tout de suite. Il était un touriste et tout était normal. Il voulut essayer de se persuader que le quartier, tout simplement, n'était plus habité. Ou que par une coïncidence extraordinaire il n'avait jusque-là croisé personne. Ou qu'un événement exceptionnel avait cet après-midi là rassemblé ailleurs toute la population. Une manifestation peut-être ? Ou un match de football (cette ville en était folle) ?

Ces hypothèses étaient certes délirantes. A l'homme qui ne sait pas, la croyance est nécessaire. Même l'athée est parfois tenté par la foi. Il s'entêta donc, sans chercher à revenir sur ses pas. Il monta, il descendit, il imagina d'autres parcours, fier de sa liberté de touriste vagabond, et même un peu galvanisé par ce mystère.

Qu'il n'y ait pas âme qui vive, au fond, n'était pas le plus embêtant. Il lui suffisait de sortir de ce labyrinthe. Il sourit un court instant en pensant à ce mot qui l'obséda très vite. *Un labyrinthe ?* Et puis quoi encore ? Non vraiment, il n'allait pas bien, il hallucinait, le soleil lui avait tapé trop fort sur la tête ! Comment pouvait-il penser un seul instant qu'il puisse se trouver dans un *vrai* labyrinthe ? Un de ceux dont on ne sort pas. Allez, ressaisis-toi mon vieux ! Arrête de déconner. Ca n'existe que dans la mythologie antique ! Il n'était pas un de ces héros sur lesquels s'acharnent les dieux, ces dieux omnipotents dont l'esprit rodait peut-être encore dans ces lieux où, 2600 ans en arrière, on leur avait érigé des temples. Il les avait vus sur la maquette.

Il repensa à cette curieuse maquette devant laquelle il s'était un court instant perdu en conjectures dans le musée d'histoire. Maintenant c'était

comme s'il était *dans* la maquette. Il fallait simplement revenir à l'entrée. Ou trouver une sortie. C'est tout. Il y a toujours une entrée et une sortie n'est-ce pas ?

Il commença, n'étant déjà plus tout à fait un simple touriste dès ce moment-là, par vouloir remettre son appareil-photo dans son sac, et dans un même geste attraper son téléphone. Faute de plan sur le guide et pour obtenir une explication il pouvait tout de même compter sur ce modèle *premier prix* certes, mais qui fournissait les fonctions essentielles. La modernité, parfois, ça a du bon. Au pire, il pourrait appeler l'Office de Tourisme, ou son hôtel. Ou sa mère.

Il plongea la main dans sa besace. Fouilla plusieurs fois et s'assit sur un petit muret pour tout en extraire. Pas de téléphone.

"C'est pas vrai ! Putain, c'est pas vrai !". Il en était sûr pourtant : il l'avait encore dans les mains juste avant de s'asseoir à la terrasse du café où il avait bu sa bière ! Il s'en souvenait très bien. Tout en marchant sur le large quai du port, entre bateaux calmes d'un côté et voitures hystériques de l'autre, il avait regardé si sa mère avait répondu à son dernier message. Il s'inquiétait toujours pour elle. Et encore plus depuis la disparition du paternel. Que s'était-il passé ensuite ?

Il devait vite retourner dans ce café. Ce n'était pas loin. Il fallait simplement retrouver l'entrée. Ou une sortie. Il y a toujours une entrée et une sortie, pas vrai ?

6

L'enfer

Les arcades, sur chaque côté, lui rappelèrent les piazza italiennes et les piazza espagnoles. Les jardins du Palais Royal à Paris, aussi.

Il se souvenait une nouvelle fois de ses voyages antérieurs. Tout était simple, alors. Il suffisait de suivre les indications du guide, de visiter les sites, de suivre les chemins balisés. Ces jours heureux semblaient désormais rejetés dans un passé inaccessible, loin au-delà de ces rues tortueuses et de ces innombrables escaliers. Il aurait admiré naguère l'harmonie des proportions, la beauté de la pierre ocre. Aujourd'hui il ne voyait en ces façades que le champ d'un combat perdu, le théâtre d'une terrible défaite.

Il avait pourtant jeté dans la bataille toutes ses forces d'homme. Avait couru, avait crié. Et ses appels résonnaient parfois encore entre les murs qui lui cachaient, où qu'il aille, le moindre horizon. Il valait mieux, d'ailleurs, ne pas avoir cet horizon sous les yeux.

Il avait grimpé très rapidement jusqu'au dernier étage dans ces maisons qui jamais n'en comportaient plus de quatre ou cinq. De là-haut, évidemment, il trouverait enfin une sortie, un lointain, un au-delà. Mais ce qu'il vit de la plus haute fenêtre, quand il monta pour la première fois en courant les marches d'un escalier qui menaient aux appartements du haut, lui fit l'effet d'un coup de poignard : comme les dunes d'un désert de sable, les toits de tuiles s'étendaient devant lui à perte de vue. Nulle mer, nul port, nulle basilique, nulle ville.

Il n'avait pas tout de suite cédé à la stupéfaction. Ce n'était tout simplement *pas possible*. Voilà tout. Il n'avait mis que quelques minutes pour atteindre ce quartier. Il s'en souvenait parfaitement, refaisait

mentalement le chemin qui l'avait mené jusqu'au premier escalier. Perché sur cette colline, d'un côté ou d'un autre, forcément, il devrait voir la mer, le large, l'horizon rectiligne.

Haletant il s'était engouffré dans d'autres maisons, escaladant jusqu'aux charpentes pour chercher le point de vue le plus élevé. Il put même, se glissant par une fenêtre de toit et négligeant les risques de chute, monter sur les tuiles et se mettre debout. Aux quatre points cardinaux il découvrit le même horizon uniforme de tuiles rouges...

Il avait même songé à descendre dans les égouts, mais le reste de logique qui le guidait encore lui disait qu'à ce réseau visuellement infini de ruelles devait correspondre un même réseau sous-terrain infini. A quoi servirait alors de lutter contre l'obscurité et contre les rats ?

Curieusement, l'idée qu'il puisse ne pas être seul dans cet espace hors du temps ne lui vint que beaucoup *plus tard*. L'immobilité de ce décor était si totale, le silence tellement absolu, que son esprit ne parvenait même pas à imaginer qu'un autre que lui ait pu tomber dans ce piège.

Un autre... ou *des* autres, aspirés là par ce maudit escalier, et qui s'étaient regroupés, avaient recomposé un embryon de société, des couples, des familles. D'autres qui avaient investi une part de ce territoire qui n'était sur aucune carte, aucun plan, dans aucun guide, qui s'étaient organisés, et qui avaient naturellement recommencé les gestes fondateurs. Mais s'ils vivaient, où étaient-ils ? Dans quelle maison se terraient-ils ? A ce numéro 13 dont par superstition encore il n'avait pas osé pousser la porte ?

Et puis comment pourrait-il courir vers *les autres* dans cet espace qui lui échappait, qui reculait quand il s'avavançait et qui l'enfermait quand il s'arrêtait ?

Il était, de toute manière, trop continuellement fatigué pour imaginer se lancer dans cette chasse perdue d'avance. Il ne savait rien du temps écoulé depuis ses premiers pas dans ces ruelles étroites. Il n'avait pas encore dormi et commençait à comprendre que cela aussi lui serait refusé : le

sommeil profond. Les dieux, si c'étaient les dieux, lui autoriseraient seulement la somnolence, qui ne répare pas la lassitude physique, ne fait que maintenir le corps de l'insomniaque perpétuel dans un état de fatigue permanente.

Dans cette atmosphère sans souffle il avait cru à plusieurs reprises sombrer dans un sommeil qu'il ne savait pas encore interdit. Là, maintenant entièrement immobile comme il ne l'avait jamais été depuis son entrée dans ce lieu infernal, il espérait quelque chose, n'importe quoi, qui ressemble à du repos. Mais il tanguait au bord de l'endormissement sans pouvoir basculer dans un quelconque pays de songes ni dans un véritable néant. Le repos éternel était une éternelle veille.

La place carrée avec ses arcades lui parut soudain immense, démesurée, sans fin elle aussi. L'angoisse lui nouait maintenant l'estomac jusqu'à la nausée. A bout de nerfs, il crut défaillir de désespoir. Inondé de lassitude il se laissa tomber par terre, s'allongeant complètement pour la première fois depuis le début de son errance absurde. Les pieds et l'âme meurtris. Jusqu'à ce moment il s'était refusé à chaque lit, chaque canapé, chaque chaise-longue, faits pour un repos qui de toute façon lui était impossible.

Etre allongé sur le sol lui redonna malgré tout la capacité de réfléchir. Comme si ce contact tellurique le chargeait d'une énergie nouvelle, après qu'il eut si ardemment cherché son salut vers le haut, vers le ciel d'où rien ne venait.

Il s'interrogea sur les prémices de son égarement. Quel était le rôle de ce foutu bouquin qui l'avait directement expédié vers ce lieu si hostile ? Allongé sur le bitume sous un ciel d'un bleu absolu que rien ne traversait, il tenta, dérisoire effort du prisonnier, de reconstituer le cheminement fatal. Tout aurait-il été prémédité ? Comment avait-il pu alors ne se douter de rien ? Il s'en voulait, et il se détestait, et il se faisait honte.

Il ne lui était pas difficile de se souvenir du commencement.

Le complot

Il avait acheté ce guide dans une librairie spécialisée dans les ouvrages de tourisme et la littérature de voyages. Cette librairie se trouvait dans un arrondissement aux limites de la ville, dans un de ces quartiers un peu fades qui font la transition entre le centre et la banlieue. Elle n'était pas très vaste, les livres étaient parfaitement arrangés, soit à la verticale sur des étagères, soit à l'horizontale sur des tables. Il aimait cet ordre, ces alignements. C'était rassurant. Il avait découvert cette librairie par hasard, en empruntant pour une fois un chemin différent en revenant d'une visite chez sa mère.

Une jeune femme au sourire aimable, petite brune aux cheveux courts qu'il n'avait pas aperçue en entrant, lui demanda au bout d'un moment si elle pouvait l'aider. Il expliqua sa requête. Il exprima son désir. Et elle lui montra l'étagère où il pourrait probablement trouver ce qu'il cherchait.

En repensant à tout cela, le corps recru de fatigue, il serrait les poings de rage et de regrets. Comment avait-il pu si facilement se faire avoir ?

Il avait trouvé le guide assez vite, un petit format coincé entre deux livres de photos consacré à cette cité qui était sa destination. Curieusement décalé, comme s'il n'était pas à sa place alors que tous les autres guides étaient parfaitement regroupés selon leur collection, ou leurs tailles, ou leurs types. Pratique et pas cher. Agréable à feuilleter. Il vit bien sûr les fameux "QR codes" que maintenant l'on trouvait partout. Il n'aimait pas ça. Mais il n'avait pas trop le choix. Tous les guides désormais faisaient des liens avec internet. Celui-ci proposait néanmoins de vraies descriptions critiques et approfondies des lieux et des attractions touristiques. Il s'adressait aux voyageurs exigeants, cultivés. C'est ce qui faisait sa réputation et son intérêt, avait ajouté la fille brune qui venait de lui dire

tout cela en gardant ce même sourire qui s'était en une seconde inscrit dans le disque dur de sa tête et qu'il n'avait plus oublié. On était au début de l'été. Sous le tee-shirt léger de la libraire on devinait la forme de ses seins. Cela non plus il ne l'avait pas oublié.

A la caisse il avait retrouvé la jeune femme, après avoir fait semblant de chercher d'autres livres pour faire durer le moment. Elle lui avait proposé une carte de fidélité qu'il avait acceptée. Oui, il voulait bien être fidèle. Bien sûr.

En sortant de la librairie il n'avait pu s'empêcher de se retourner. Cette femme le regardait, et souriait toujours. Mais ce qu'il avait pris comme une douceur accordée, il le traduisait désormais, et très douloureusement, comme le signe de sa perte. Derrière le miel de ce sourire se cachait peut-être le fiel de la trahison !

Il ne voulait pourtant pas le croire. C'est dans les échoppes poussiéreuses, avec toiles d'araignées, qu'un vieux boiteux, un ancien pirate ou un chinois obséquieux vous propose une peau de chagrin, un veston ensorcelé ou un livre maléfique. Mais pas là ! Pas elle !

Penser qu'il ait pu être attiré dans ce guet-apens par cette sirène au sourire si doux lui était intolérable.

Il se mit à crier : "*Salope, salope !* " soudainement débordé par une vulgarité qui aurait frappé de stupeur son collègue Merval, si Merval eût été là, mais ni Merval, ni quiconque, n'apparaissait hélas au coin, n'importe quel coin, de ces étroites venelles désespérément désertes et hors du temps.

Mais si la petite brune aux petits seins ronds n'y était pour rien ? Si elle n'était elle aussi que le jouet d'une conspiration ? A qui la faute, dans ce cas ? Aux dieux ? Mais nous ne sommes plus dans l'Antiquité, bon Dieu ! "*Bordel de merde*" ajoutait-il, de plus en plus sujet à une trivialité qui ne lui ressemblait pas.

La faute au guide lui-même, tout simplement ! Il retrouva quelques forces

pour chercher au fond de sa sacoche le livre maudit. Quels en étaient les auteurs ? Aucun nom n'était mentionné, ni sur la première ni sur la dernière couverture. Seulement un titre de collection. Sous cet anonymat, quels sorciers ? Chez cet éditeur, quels manipulateurs qui envoient dans un univers parallèle des touristes innocents ?

Si cette dernière piste ne le délivrait pas, ne lui offrait aucune issue de secours dans cet épuisant mystère, elle le soulageait néanmoins moralement. La femme brune était innocente. Elle ne savait rien de ce livre maléfique, et avait été, à son beau corps défendant, l'instrument du destin.

Piètre consolation, mais il pouvait au moins profiter en toute tranquillité de sa rêverie sur la gentille libraire. Son cerveau pourrait faire de cette image sa morphine. Surtout ne pas la perdre. La reconstituer mentalement avec le plus de précision. Faire confiance à sa mémoire.

Sa mémoire qui, à ce moment-là, s'efforça de participer à son sauvetage dans un effort de reconstitution par association d'images. L'image de la libraire le ramena à d'autres images féminines, plus récentes, celles de deux filles métissées qu'il avait croisées sur le quai du port, et qu'il avait osé regarder plus longtemps en se retournant, ce qu'il ne faisait jamais habituellement. Puis sortant son téléphone il s'était inquiété d'un message de sa mère. Juste après, deux gamins lui avaient demandé une pièce.

Et alors il comprit.

C'est sûrement là que c'était arrivé. Les deux gamins (ici on dit *minots*, avait-il appris dans le lexique du guide) étaient venus tout près de lui pour réclamer une pièce, vaguement implorants, mais très vite repartis, sans insister. Oui, il tenait au moins une explication. C'était eux. Et pourtant on l'avait prévenu. Mais il n'avait rien vu. L'un avait fait diversion pendant que l'autre n'avait eu qu'à attraper le portable dans la sacoche dont il n'avait pas pris le temps d'utiliser la fermeture éclair, juste après avoir reposé son téléphone, ce qu'il faisait pourtant toujours, *habituellement*. Il leur avait souri. Il les avait gentiment repoussés. En général il était gentil. Et voilà.

En soi, ce n'était pas une grosse perte. Les photos, anecdotiques, sans intérêt, il les sauvegardait régulièrement sur son ordinateur. Les seules photos d'importance étaient sur la pellicule argentique de son appareil. Peu d'adresses ou de contacts. Il avait tout sur des agendas, à l'ancienne. Le numéro de sa mère il le connaissait par coeur bien sûr. Celui d'un vieil oncle perdu en province aussi. Et puis c'était un téléphone premier prix. C'était même étonnant qu'on veuille le lui voler. *En temps normal* ce n'aurait pas dû être grave. Sauf que, maintenant, il pleurait comme un minot, allongé par terre, sans aucun moyen de retrouver un lien avec la vie *normale*. Et que pour cela il n'avait aucune, mais alors aucune, explication valable. Et même d'explication pas valable. Et même d'explication tout court.

Il se persuadait que l'aimable libraire n'y était pour rien. Tant mieux. Parce que depuis cette brève rencontre, il s'en rendait compte maintenant, au bout du bout du désespoir, il n'avait jamais vraiment cessé de penser à cette petite femme brune au visage candide, à son sourire et à ses seins en forme de pommes qu'il avait mentalement dessinés dans sa tête incandescente.

Non, il ne l'avait jamais oubliée. La preuve, c'est à elle qu'il avait immédiatement pensé au moment de faire un vœu au pied des escaliers, se projetant en rêve avec elle dans un endroit isolé, loin de ce con de Merval, vivant d'amour et d'eau fraîche dans un été perpétuel. Au paradis, en quelque sorte.

La prière

Depuis son entrée dans ce labyrinthe il n'avait donc pas dormi. Depuis combien de temps ? Les horloges et les réveils qu'il avait dénichés dans les maisons étaient touchés par la même maladie que la montre à son poignet. Le soleil brillait toujours à la même altitude. Et c'était peut-être cela le plus difficile, cette lumière sans fin. La terre s'était donc vraiment arrêtée de tourner ? C'était le genre de questions qu'il ne se posait déjà plus, jeté dans une lutte pour la survie qui se résumait à la quête désespérée d'une présence vivante, car jamais, même dans ses pires cauchemars il n'aurait pu imaginer que la solitude soit à ce point cruelle.

Il fit quelques pas, quelques pas encore, sur cette place évidemment déserte. Il fit un effort de plus, héroïque, pour ne pas perdre le fil de ses pensées et pour revenir mentalement aux escaliers qui l'avaient projeté dans ce territoire si terriblement hostile. A force de broyer dans son noir toutes les non explications possibles il en était venu à penser désormais qu'une formule magique, inscrite malgré lui dans la succession des marches, avait pu le faire basculer dans ce monde parallèle. Parce que ce ne pouvait être que cela : un monde parallèle. C'est comme ça que l'on dit dans les livres de science-fiction. Sa raison résistait encore, quand il établissait une telle hypothèse, mais la raison ne lui était plus d'aucun secours depuis longtemps.

Il devait donc réfléchir en dehors de toute la logique qui était la sienne *avant*. Il devait s'astreindre désormais à oublier tout ce qu'il savait, tous les cadres habituels de la culture que son éducation, ses études, son expérience, avaient patiemment mis en place dans son cerveau. Tout cela devenait caduque. Sa mémoire ne pourrait le nourrir que de regrets et de

remords. Aucune amnésie ne le frappait mais cette mémoire de sa vie antérieure semblait ici déplacée, irrémédiablement obsolète. Il lui fallait autre chose, une réflexion *neuve*, vierge de tout préjugé.

Si une formule magique et probablement chiffrée l'avait ainsi jeté dans cet enfer, une autre formule devrait pouvoir l'en faire sortir. Il devait y avoir une clé, un lieu, un moment. Peut-être même ici, sur cette place. Pourquoi, sinon, s'y serait-il à ce point attardé ? Pourquoi ici et non ailleurs se serait-il à ce point abandonné à ses réminiscences qui l'avaient conduit jusqu'à cette dernière hypothèse, la première vraiment *déraisonnable* donc la plus utile ?

Il se mit à tourner en rond au milieu de cette place parfaitement carrée. Ce devait être là, et non ailleurs. Il en était persuadé.

Il s'arrêta. Il cherchait un chiffre. Oui, c'est ça, il fallait *trouver le chiffre*. Puisque des chiffres l'avaient perdu, d'autres chiffres le délivreraient. Les yeux brillants il se remit à espérer.

Cette place et sa forme si régulière. Combien d'arcades ? Il compte. Sept sur ce côté. Sept sur chaque côté ! Sept, chiffre sacré. Le chandelier à sept branches, les sept péchés capitaux, les sept jours de la création et ceux de la semaine, les sept pas du Bouddha après sa naissance. Son cœur se mit à battre plus vite. Il ne serait pas stupide cette fois. La clé était là, à portée de main. Le centre. Le centre du carré par où passent médianes et diagonales. C'est forcément le point crucial. Crucial, croix, milieu de la croix, centre du carré. Les symboles fondamentaux. Tout converge, tout concorde. Enfin il allait pouvoir s'échapper de ce désert, enfin il allait pouvoir à nouveau courir vers les hommes, vers les femmes, vers cette femme... Il allait retrouver le monde réel, le monde simple où les touristes ne s'égarent pas, où les piétons sont nombreux, se pressent et se bousculent, s'agglutinent en concaténations nerveuses et glapissantes. Il désirait si fort se fondre dans la foule, se laisser emporter par la vaine agitation de la fourmilière humaine. Ce serait si bon de baigner à nouveau dans la masse grouillante et besognante, de sentir les odeurs du troupeau, et même la transpiration, de cotôyer comme avant ses congénères, oui, même Merval,

d'entendre leurs bavardages sans fin...

Il compta encore, repéra la quatrième arcade sur chacun des côtés et déterminait ainsi le centre de la place. Et maintenant que fallait-il faire en ce point névralgique, à ce croisement des forces invisibles qui devaient le délivrer ?

Debout, raidi par la rage retenue, il attendait. Il ne bougeait pas. Crampes à la jambe, aux mollets.. Et de cette douleur physique lui vint soudain une illumination : il ne pouvait y avoir de délivrance sans souffrance. Le salut ne lui serait pas accordé sans mortification. Il repensa au crucifix dans la petite chapelle. Pénitence avant rédemption. Sacrifice pour se concilier les faveurs de son geôlier inconnu.

L'appareil-photo était le dernier objet significatif qui le liait au monde d'avant les marches funèbres. Très inexplicablement il avait conservé ce fardeau désormais bien inutile. Il contenait les images de sa vie antérieure, et il se dit, posé au centre de la place comme une statue, que s'il pouvait développer ce négatif, probablement il pleurerait devant ces clichés comme devant les souvenirs d'un passé à jamais révolu. Voilà donc ce qui lui restait de plus précieux. Et voilà ce qu'il devait sacrifier, pour rompre définitivement avec l'existence qui lui avait valu, il ne pouvait plus en douter, ce terrible châtement.

Il sortit le boîtier photographique de sa sacoche, le regarda à peine — un zoom 28-70, grand angle pour les monuments, téléobjectif pour les portraits —. D'un coup, avec une violence inouïe, il le fracassa sur le sol.

Au milieu des fragments de plastique explosé, la bobine de film roula chaotiquement sur quelques mètres devant lui qui était redevenu immobile, noué à l'intérieur par des montées d'acide.

Cassé l'objet hérité du paternel. Brisé le lien. Mort le père. Largué le passé.

Il essayait de respirer fort. De retrouver physiquement un début de

maîtrise. Mais il devait continuer à se dépouiller. Il avait posé la sacoche derrière lui. Il se retourna et s'agenouilla.

Le petit livre de contes et légendes atterrit en vol plané sur le bitume chaud, jeté par une main qui retrouvait de la vigueur dans ces gestes d'épuration. Les papiers, le porte-monnaie, un stylo, des mouchoirs jetables, ce qui restait du carnet à spirales, un répertoire adresses-téléphones, une pellicule photographique vierge, tout fut éparpillé autour de lui comme les lambeaux d'une vie désormais inutiles.

Le guide, le guide traître, il ne parvint pas à le jeter. Par lui il avait traversé l'invisible frontière, par lui il retrouverait le chemin du salut. De ce livre, instinctivement, il fit l'objet du culte dans le rite qu'il tentait de retrouver et de déchiffrer, dans le mythe auquel il adhérait au-delà de toute logique.

Car s'il devait y avoir un objet sacré c'était nécessairement ce livre, cause de tous ses maux et par là-même détenteur d'un pouvoir qu'il fallait exploiter pour se libérer. Le livre, intermédiaire avec les forces inconnues qui l'avaient jeté dans cette prison. Il devait se réconcilier avec les dieux sévères qui le punissaient en célébrant un sacrifice devant l'autel du livre fatal.

Toujours agenouillé, il plaça le guide bien à plat devant lui, et rassembla ses mains dans un geste de prière. Mais auxquels des dieux nombreux devait-il s'adresser, et quelles formules devait-il réciter ?

"Mon Dieu, mon Dieu" murmura-t-il tout simplement, par habitude, en levant le visage vers le soleil qui l'éblouissait. Que fallait-il encore accomplir ? Il tenta de raisonner, malgré l'ivresse mentale dans laquelle il sombrait. Il avait tout abandonné, s'était délivré de toutes ses attaches matérielles, et même de ses liens affectifs. Il s'était dépouillé de tout. Quoi, encore ? Il avait gardé ses vêtements.

Ce con de Merval serait bien étonné, lui qui se vantait de ses vacances dans des campings naturistes. Lui qui se moquait aussi de son collègue

célibataire, de sa timidité, de son allure, et même, ce con et gros connard, qui se moquait régulièrement de son physique, n'hésitant pas à le surnommer "ma pomme" par référence à la fois à son prénom et à la particularité de sa proéminence laryngée très marquée sur son long cou.

Il ne lui fallut pas beaucoup de temps. Il commença à se déshabiller, dévoilant à la lumière fixe son corps blanc aux seuls bras rougis, dispersant chaussures et chemisette, pantalon et chaussettes, parmi les objets déjà éparpillés autour de lui comme les hosties autour d'un vampire. Et aussi, sans hésitation, le slip blanc à l'élastique mou et au coton si doux.

Le voilà entièrement revenu à la nudité originelle. Le sexe en berne. L'esprit effervescent. A genoux devant le livre, la tête penchée sur sa poitrine, les mains jointes. Cherchant les mots. Priant Dieu, les dieux, sa mère, tout le monde. Demandant grâce de toutes les pauvres forces qui lui restent. A poil. Pitoyable. Sublime.

Le nombre

On ne saurait dire, trop confortablement installés de ce côté-ci du temps, combien cela dura, et quelle force le poussa encore à se relever alors que rien ne s'était produit. Pas plus que *ici*, personne *là-haut* n'avait répondu à son appel.

Il quitta la place carrée. Guidé par un instinct que l'on pourrait qualifier de *survie* si nous pouvions encore parler de *vie* dans cet espace où Dieu sait qui, Dieu sait quoi, le condamnait à continuer d'exister.

Jusqu'à quand, d'ailleurs, aurait-il la force de seulement *continuer* ? Son inhumaine condition le pousserait bientôt à bout. Il y songeait déjà. En général on ne manque pas de moyens pour couper le fil nos jours. Mais qu'en serait-il de sa tentative d'abréger ce jour unique dans lequel on l'avait enfermé sans rémission ? Il était privé de faim, de repos, de sommeil, de sensations. On ne lui laissait que la fatigue, les courbatures, et une somnolence qui le tenait toujours en éveil. Il redoutait qu'on lui refuse aussi la mort. Tous les indices spatio-temporels depuis qu'il était entré dans ce quartier sans issue, semblaient indiquer qu'il devrait aussi se confronter à l'éternité...

Il eut envie de le savoir tout de suite. Il entra dans un petit restaurant qui affichait sur une ardoise, quelle ironie du sort, un plat *du jour*. 14 euros 50. Il se précipita en cuisine, attrapa un grand couteau et commença le geste qui tue. Il était toujours nu.

Son bras ne frappa point. Il n'était pas encore capable de l'acte fatal. Pas encore prêt. Il remit à plus tard le problème de sa fin ou de son immortalité. Il aurait si nécessaire, le moment venu, l'embarras du choix pour retenter l'expérience décisive. Il lui suffirait par exemple de se jeter

d'un de ces fenêtres ou d'une de ces terrasses pour s'écraser sur le bitume ou le béton. En général, c'est radical. Il saurait. Il reposa le couteau. Il tremblait, sans savoir de quoi. Il se mit à pleurer.

En sortant du restaurant il regarda bêtement l'ardoise posée sur une chaise en terrasse. Soupe de poissons. Salade César. Spaghettis bolognaise. Quelques autres plats sans originalité. Heureusement que les touristes ne sont pas très exigeants.

Avoir repoussé le suicide à *plus tard* lui redonna une énergie nouvelle. Sèche tes larmes, bonhomme, et repars au combat !

Abordant une énième série d'escaliers, il pensa sans vraiment s'en rendre compte : *pair ou impair* ? Avait-il encore la force de jouer ? Il y avait tellement longtemps qu'il n'était plus un enfant dans ce dédale infernal. Il compta tout de même une première fois. Vingt. Une autre : dix huit. Une autre : vingt quatre.

Il s'arrêta en haut d'un quatrième escalier *pair*. A l'homme perdu tout fait signe. Il crut avoir compris : on lui refusait *l'impair*. L'impair qui le délivrerait puisque l'impair l'avait enfermé. Ou bien la parité serait-elle inexorable, porte blindée et murs d'enceinte de sa prison ? Quelque part dans ce magma incohérent, sans limites et sans bruit, il allait désormais à la recherche d'un escalier *impair*, car telle était sa nouvelle croyance : il trouverait la sortie de cet enfer dans un nombre puisque c'était un nombre qui l'avait introduit dans cette anomalie spatio-temporelle.

L'hypothèse était folle, mais pas davantage que ne l'était la situation. Et puis cela lui donnait un but. Errer à jamais est un suprême supplice, mais aller *sans but* est bien pire encore. On ne peut pas vivre sans but. Et cet homme nu qui arpente ces ruelles et ces escaliers infinis se demande à *présent* quel était le but de sa vie *avant*, avant de se perdre, avant de tout perdre : téléphone, objets et êtres familiers, vêtements, espoir, raison, illusions.

Et il peine à répondre. Il ne trouve pas. Ce n'est pas seulement faute de

mots. C'est la réponse pleine et entière qui lui échappe. Pour qui, pour quoi, vivait-il ? Quel était son but quand il ne comptait pas les marches des escaliers ?

Mais après quelques dizaines d'autres escaliers épuisants, en montée ou en descente, sa nouvelle croyance s'écroula très vite. Devant lui : trois marches. C'est peu. Mais c'est assez pour faire un impair. Et rien ne se passa. Nulle sortie. Nulle porte vers un ailleurs. Nulle rue ouverte vers la mer ou vers la ville.

Pourtant il y aurait eu une logique dans ce récit mytho. C'est doux la logique. C'est tellement reposant. Il eut été d'une certaine façon logique en effet qu'à son impair initial corresponde en quelque sorte symétriquement un impair final, une sorte de nombre miroir. D'autant plus que l'on dit bien "faire un impair" quand on commet une maladresse, n'est-ce pas ? Mais quelle avait été sa maladresse ?

Il se souvenait très bien qu'il avait entamé sa progression par le pied gauche. Autre superstition dont il était friand enfant, de même qu'il ne mettait jamais le pied sur une ligne, une fente en travers d'un trottoir, ou sur l'espace entre deux dalles. Gamin, il se méfiait de son pied gauche, de ce côté sinistre. Son père avait tout fait pour que le petit gaucher qu'il était en attrapant cuillère pour la soupe ou crayon pour colorier redevienne un droitier. C'était la normalité.

Il avait cette fois bravé le sort, et peut-être l'injonction paternelle, en choisissant volontairement la jambe gauche. Péché d'orgueil. Et un vendredi 13 en plus ! Ca n'avait pas dû plaire aux dieux, aux dieux antiques qui rôdaient encore dans ce quartier comme des fantômes, refusant de quitter les lieux définitivement, bien décidés à montrer qu'on ne pouvait pas impunément les oublier ou, pire, les remplacer par un Dieu unique ! Ils avaient voulu faire un exemple, et c'était tombé sur lui. Oui, c'était logique, même en pleine mythomanie.

Comme il connaissait ses classiques il savait que certains parfois s'en tirent tout de même. Serait-il un de ces héros ? Cette pensée le ragailardit

au point que même son sexe fut parcouru d'un frisson érectile.

Il devait donc trouver *le* nombre. Il pensa brièvement à l'hypothèse "nombres premiers". Il connaissait les vertus un peu magiques dont l'histoire des mathématiques et d'autres sciences plus occultes les avaient parés. Mais des nombres premiers, il en trouva partout parmi ces escaliers impairs et rien ne lui arriva sinon chaque fois un autre escalier qui semblait lui dire "*Compte-moi*" et au-devant duquel il s'avançait, bravement, héroïquement.

Alors il continua de compter, cherchant ce nombre clé qui lui ouvrirait les portes de ce qui ne pouvait être, dans cet enfer, que le paradis.

Laissant de côté parité et autres caractéristiques algébriques il avait fini par se concentrer sur le seul nombre de marches lui-même. Cinquante-neuf. Il n'y arrivait jamais. Cinquante-neuf, il en était sûr. C'est l'année de naissance de son écrivain préféré.

Mais quelque chose le hantait, un détail essentiel qu'il essayait de toutes les forces de sa mémoire de reconstituer. Car s'il se souvenait parfaitement de la première marche, il butait sur la dernière. Son premier pas ne laissait aucun doute. Le dernier restait incertain. Quel pied avait-il posé sur la 59ème marche ? Logiquement le pied gauche, comme sur chaque marche impaire depuis la première. Pourtant il gardait l'image de son triomphal dernier pas posé par le pied... droit. Oui, il se souvenait de la douleur musculaire ressentie dans cette cuisse droite qui le gênait depuis plusieurs semaines, depuis que ce con de Merval l'avait bousculé dans l'escalier des archives — "Oh pardon, ma pomme" avait-il dit goguenard — et qu'il avait dû sauter plusieurs marches pour ne pas tomber, pour se rattraper, étirant ses ischio-jambiers peu habitués à ce genre d'effort.

L'image de sa progression lui revenait très clairement. L'escalier était absolument régulier et les marches peu larges. Il avait pu alterner tranquillement un pied après l'autre, comme quand il était enfant. Sur chaque marche impaire, le pied gauche. C'était logique, après la sinistre première marche.

Et pourtant pied droit sur la marche 59. Quelque chose clochait. Quelque chose n'était pas logique.

Pouvait-il s'être trompé en comptant ? Totalement improbable. Il ne loupait jamais une marche. Il s'était appliqué, comme quand il était gamin. Alors comment cela serait donc possible ? Et comment pouvait-il être sûr de cette "erreur" ? Comment le savoir ? Il faudrait pouvoir revenir en arrière. Il faudrait pouvoir relire sa propre histoire. Impossible pour lui.

Il s'arrêta au milieu d'un escalier. S'assit sur une marche. La vingtième. Fesses nues sur la pierre calcaire.

Non, ce n'est pas possible. Il tenait son indice essentiel. *La réalité ne se trompe pas*. Cela n'arrive pas. Ce n'était pas encore une preuve absolue mais il tenait une piste. Dans quel monde ce genre d'erreur est-elle concevable ?

Pour la première fois depuis son entrée dans ce labyrinthe, il esquissa un sourire. Il venait de comprendre. Il pria désormais pour que sa mémoire corporelle associée à cette 59 ème marche, ne soit pas une construction de son esprit, une stratégie de fuite, un déni de réalité.

Peu importe qu'il fut encore un homme ou non. Et depuis le début. Il n'avait plus ni désir ni peur. Et s'ils tétanisaient encore quelquefois, ses muscles le portaient autant de fois qu'il le voulait d'un escalier vers un autre, malgré la fatigue, malgré la douleur dans sa cuisse droite.

Tout entier habité par cette idée fixe, n'existant plus que par cette hypothèse qui faisait de lui l'oeuvre d'un mythomane, il se laissait porter par un hasard dont il se persuadait maintenant qu'il n'existait pas et par son libre-arbitre dont il savait désormais qu'il se limitait au bon vouloir et à l'imagination d'un auteur. Car si la réalité est implacable, on peut en revanche toujours s'échapper dans une fiction.

Nulle autre idée ne pouvait de toute façon le maintenir en vie. Il se

réjouissait même de penser que ce puisse être — sait-on jamais ? — son auteur préféré. Il en retrouva une forme de jubilation intérieure. Il tenait une explication. Il n'avait plus qu'à attendre. Il lui faisait confiance. Quelque chose allait se passer. Quelque chose *devait* se passer. Alors autant continuer de marcher, pour être en forme quand ce *quelque chose* adviendrait. Il se surprit même, en repartant, à aimer les escaliers.

Epilogue

Il ne perçut pas tout de suite que quelque chose, *un jour* — mais c'était toujours le même jour — changea autour de lui.

Comme un tremblement, d'abord léger, puis une fine secousse, l'air lui sembla avoir enfin remué. Une infime vibration. Un très léger souffle. Il ferma les yeux.

Il renifla, animalelement, et pour la première fois depuis son entrée dans ce labyrinthe, il *sentit*. Plus qu'une odeur, une présence. Il ouvrit les yeux.

Devant lui, à deux mètres à peine, devant un mur vierge de toute peinture et de toute écriture, une femme nue, pétrifiée, le regardait fixement. Il la reconnut tout de suite. A ses cheveux. Aux deux pommes sur sa poitrine.

Après tant de temps — mais c'était toujours le même temps — il avait du mal à articuler dans sa gorge ce qui pouvait ressembler à des syllabes.

La petite femme brune ne disait rien, elle le regardait toujours fixement, effarée, le corps tendu par mille interrogations, avec dans les yeux un mélange de totale perplexité et de soulagement.

Ils ne faisaient pas un geste l'un vers l'autre. Pas un pas de plus par peur de briser ce qui, peut-être, n'était qu'illusion, un mirage. Et pour conjurer cet ultime effroi, cette peur panique de perdre ce qui enfin lui était offert, il voulut entendre sa voix, premier son depuis le début de ce jour sans fin, ne trouvant rien d'autre à lui dire que, légèrement bégayant :

_ Vous vous appelez comment ?

Elle ne répondit pas tout de suite, les mains le long du corps, droite et raide. Seuls ses seins bougeaient légèrement au rythme de sa respiration, et lui les regardait comme les plus belles promesses de vie que jamais,

jamais, il n'avait imaginées et les plus beaux fruits que jamais, jamais, il pourrait tenir dans ses mains. Même en rêve. Elle ne répondait pas.

Il sentit sur sa pommette, sous son œil droit, le glissement soyeux d'une bille liquide. Il crut qu'il pleurait. C'était une goutte de pluie.

Il s'apprêtait à proposer sa main tendrement quand elle dit :

_ Eve.

Il ne put s'empêcher de rire. C'était logique !

_ Et moi, c'est Adam !

Tourné face au soleil il ne pouvait pas voir que son ombre, dans son dos, s'était un peu allongée.

